

TEL AVIV ON FIRE

de Sameh ZOABI

avec Kais Nashif, Lubna Azabal, Yaniv Biton

1H 37- Luxembourg/Israël/Belgique - VO - sortie 3.04.2019 – Haut et Court

Récompenses : Orizzonti Award for Best Actor (Festival de Venise) pour Kais Nashif

Salam, 30 ans, vit à Jérusalem. Il est Palestinien et stagiaire sur le tournage de la série arabe à succès "Tel Aviv on Fire !" Tous les matins, il traverse le même check-point pour aller travailler à Ramallah. Un jour, Salam se fait arrêter par un officier israélien Assi, fan de la série, et pour s'en sortir, il prétend en être le scénariste. Pris à son propre piège, Salam va se voir imposer par Assi un nouveau scénario.

Evidemment, rien ne se passera comme prévu.



Matin et soir, Salam traverse le même check-point. Un jour, il s'y fait arrêter par Assi, un commandant israélien, à qui il assure être le scénariste du feuilleton. Assi va alors essayer d'imposer à Salam un scénario « pro-Israéliens », que les investisseurs arabes vont vite considérer comme de la «propagande sioniste»...

Sur un sujet brûlant, «Tel Aviv on fire» propose une comédie délicieusement caustique et truffée de doubles sens politiques. Les Arabes et les Israéliens en prennent chacun pour leur grade et, au passage, on apprend la différence entre un « baiser arabe» et un « baiser israélien ». *Le Parisien*



Sameh Zoabi, est né et à grandi à Iksal, un village palestinien situé près de la ville de Nazareth. Il est diplômé de l'Université de Tel Aviv, où il obtient un double diplôme en études cinématographiques et littérature anglaise. En 2000, Zoabi a reçu a Fullbright Fellowship afin de pouvoir poursuivre ses études en réalisation cinématographique à l'Ecole des Arts à l'Université de Columbia. Zoabi a aussi été accueilli par de prestigieuses résidences, notamment la Cinéfondation du Festival de Cannes, mais aussi le Laboratoire des scénaristes du Sundance. Il est palestinien et voyage avec un passeport israélien. Pour *Tel Aviv on Fire*, son troisième long-métrage, il s'est inspiré d'un feuilleton patriotique égyptien, *Rafat El Hagan*, et ses cinéastes favoris sont Woody Allen, les frères Coen et Billy Wilder. Né en 1975 dans une famille arabe de Galilée, Sameh Zoabi a fait des contradictions le matériau de son art, la comédie. Quadragénaire jovial (« *ma femme trouve que je présente un cas*

terminal d'optimisme », proclame-t-il), il a poussé loin, dès ses premiers films – le court-métrage *Be Quiet*, présenté à Cannes en 2005 ou *Téléphone arabe*, réalisé en 2010 – la logique comique esquissée par Elia Suleiman, autre Palestinien de l'intérieur. Avec *Tel Aviv on Fire*, portrait de Salam, jeune résident de la partie arabe de Jérusalem qui se retrouve scénariste d'une série patriotique palestinienne réalisée à Ramallah, Sameh Zoabi plonge à pieds joints dans la satire et l'absurde. Un geste qui n'a d'abord pas convaincu les producteurs : « *L'idée que la comédie peut avoir du sens rencontre une certaine résistance. Les gens me disaient que mon film manquait de force. Mais les films que j'aime [il cite les cinéastes américains mentionnés plus haut] sont des comédies qui traitent de sujets sérieux.* »

Les plus férus de nos lecteurs en matière cinématographique auront d'ores et déjà identifié cet oiseau rare, auteur d'une première comédie, *Téléphone arabe*, sortie sur les écrans français en 2012. On repérait alors en Sameh Zoabi un épigone du somptueux Elia Suleiman (*Intervention divine*, 2002). Même origine (Nazareth et ses environs), même attention au sort très particulier de la communauté « arabe-israélienne », même humour surréaliste taillé dans la trivialité la plus sordide, même quête d'une normalité ontologiquement inatteignable dans l'univers israélien.

Une question « linguistique » Partagé entre la reconstitution kitsch du feuilleton (Mata Hari de bazar, général israélien à l'accent arabe à couper au couteau, poster de la mer en toile de fond) et les aléas ineptes qui entourent un tournage complètement fauché, le film est un éloge du bricolage artistique et du romantisme populaire qui rassemble dans une même passion, des deux côtés de la frontière, les femmes palestiniennes et israéliennes. Seul élément mobile entre les deux univers, Salam finit, non sans risques, par tirer les marrons de ce feu. Son irrésistible ascension commence par une intervention linguistique modeste, mais qui met le feu aux poudres. Plus familier de l'hébreu que tous les membres de l'équipe en place, il fait discrètement remarquer sur le plateau qu'il lui semble improbable que le général israélien présente à son entourage comme une « bombe » l'espionne palestinienne qui l'a séduit sous les atours d'une propriétaire de restaurant français. Remarque particulièrement mal prise par le dialoguiste, puis par la scénariste, au point que, rééditant des interventions de plus en plus attentatoires à la dignité de cette dernière qui finit par claquer la porte, Salam lui piquera miraculeusement la place...

Fuite hors de la réalité. C'est ainsi que Salam promu scénariste – et qui par ailleurs tente de ramener à lui une ex-petite amie, la belle Mariam, laquelle le tient en piètre estime – devient une sorte de triple agent de sa propre cause, jonglant dangereusement entre les diktats d'Assi (l'espionne doit tomber amoureuse du général), la cinéphilie de son oncle qui voudrait rendre hommage au *Faucon maltais*, et les objurgations des investisseurs du film qui se montrent assez stricts sur la défense de la cause palestinienne (elle doit se faire exploser). Tout cela – qui s'enlève sur le cauchemar politique que l'on sait – semble d'autant plus délicat. C'est que face à l'insoutenable de l'histoire, Sameh Zoabi se déplace sur le terrain de la métahistoire. La guerre des Six-Jours – advenue il y a plus de cinquante ans – requalifiée à l'aune d'un suspense sentimental. La guerre des récits nationaux transformée en rivalité scénaristique. Sans doute pourrait-on reprocher à Sameh Zoabi cette fuite hors de la réalité. Il nous semble, au contraire, que la justesse de son point de vue consiste à montrer que l'empoisonnement qui touche ce territoire relève précisément de l'antagonisme des imaginaires. Aussi bien pourrait-on le remercier, en appréciant l'immense mérite qui lui revient à la place qui est la sienne, d'y apporter cette touche de réconfort et d'amabilité.

A SUIVRE : – **Comprame un revolver** de Beatriz Seigner – **Ray et Liz** de Richard Billingham et **Petra** de Jaime rosalez